

L'amour et la haine ont fait peur à Merlin et à Marius : sur les phalanges enchevêtrées des mains gauche et droite de Robert Mitchum, les lettres tatouées L-O-V-E et H-A-T-E s'entremêlent comme le bien et le mal. Un trémolo dans la voix, un habit de prêtre, une fable fade racontant leur lutte incessante, il n'en faut pas plus pour que tous les braves gens édifiés viennent en aide à ce meurtrier costumé de bien. Il poursuit deux enfants dont il a tué la mère pour les voler et les assassiner à leur tour. Avant de montrer « The Night of the Hunter » de Charles Laughton à mes enfants, je ne l'avais pas vraiment vu : je n'avais pas perçu combien cette ombre de couteau était menaçante ; je ne voyais plus l'horreur de ces magnifiques cheveux blonds flottant dans le courant du fleuve. Mes enfants m'ont restitué l'épouvantable. Je me rappelle Hitchcock...

Cela se tient sur l'écran bombé d'une télévision noir et blanc de mon enfance ; une Anglaise que son mari a laissée seule dans leur grande maison éclairée au gaz s'inquiète quand, inexplicablement, la lumière baisse. Et je m'inquiète avec elle.

Un autre film. Un homme entre en crise chaque fois qu'il voit des lignes parallèles ; par exemple, quand quelqu'un trace des lignes sur la nappe avec sa fourchette. Et je devine qu'une horreur sans nom se tapit dans son esprit d'amnésique... une horreur parallèle.

J'aimerais savoir encore m'inquiéter de peu au cinéma. Le monde était autrefois plus capable d'étrange. Ce n'est pas le passé qui était plus riche : c'est l'enfance qui savait voir.

*46

⁴⁵ ... et aussi un éléphant qui rêve.

⁴⁶ *Le texte original partait tout autrement sur des considérations générales qui nous éloignaient du souvenir. Obéissant pour une fois au conseil de Harry Mathews, j'ai décidé de simplifier, d'épurer. Mais incapable que je suis de me résoudre à jeter du texte, j'ai confiné ici ce que je voulais retrancher. Et c'est ainsi qu'un texte court se voit affublé de notes longues et, même, d'une note dans la note, que voici.*

Rien ne vaut les vieux films. Sauf les nouveaux, quand ils sont bons. Mais les œuvres anciennes ont pour elles que le temps les a sassées, les vieilles merdes sont depuis longtemps passées dans le siphon de l'oubli ; un relatif consensus les a rendues reconnaissables, même aux plus sots. Depuis notre présent, la perspective rapproche les unes des autres toutes ces merveilles d'autrefois, comme les étoiles lointaines que, par une erreur d'appréciation, nous croyons voisines malgré les immensités qui les séparent. Ainsi pensons-nous que le génie était hier plus dense qu'aujourd'hui.

Les Enfants du paradis — Marcel Carné ; *Touch of Evil*, *The Lady from Shanghai* — Orson Welles ; *Laura* — Otto Preminger... il me semble que le cinéma, encore si jeune, avait déjà trouvé des Cervantès, des Dostoïevski... J'ai voulu initier mes enfants élevés dans la couleur et le relief à la profondeur du noir et blanc ; à eux, qui savent que tout ce qu'on nous montre a été dessiné et animé par des ordinateurs, à eux qui ont connu le monde en pixels en même temps que le monde, j'ai voulu montrer du carton-pâte et des décors peints auxquels ils devraient eux-mêmes apposer une couche de réalité, par une *suspension consentie de l'incrédulité* (*willing suspension of disbelief*, selon les mots de Samuel Taylor Coleridge). J'ai été heureux qu'ils reçoivent sans scepticisme ni critique *La Belle et la Bête* de Cocteau ou *The Night of the Hunter* de Charles Laughton. Ils ont fait aux œuvres l'honneur d'avoir peur. Quoique... Merlin a longtemps été paniqué par un passage du film *Babar, roi des éléphants* ; il quittait la pièce quand venait le moment où Babar, en proie à la fièvre, avait des cauchemars ; il n'y revenait qu'au réveil de Babar guéri.